

LE WEEK-END

Les invités, comme le poisson dit-on, commencent à sentir au bout de deux jours. En dépit de sa grossièreté cette constatation ne laisse pas de contenir une part de vérité. Personnellement je n'aime pas m'exporter, sauf chez des amis intimes, et j'ai acquis la terreur des fins de semaine où de semi-inconnus viennent partager notre existence, et se reposer, eux. Tandis que Martin aime que l'on nous rende visite.

Nous habitons un ranch à quinze milles d'une communauté artificielle du haut-désert de Californie qui n'était qu'un point sur la carte, il y a moins de vingt ans. Evidemment notre propriété ne ressemble en rien à ce village super-civilisé. Nos maisons ont été bâties quinze cents pieds plus haut, à la cote quatre mille huit cents, ce qui fait que l'hiver nous sommes enneigés. Mais nous possédons sur nos terres des amoncellements de rochers dont Martin prétend qu'ils ont été éparpillés par Paul Bunyon. Le sol est fait de "granit décomposé", (moi, j'appelle ça du sable), plus ou moins recouvert de cactus du genre "chollas", de figuiers de Barbarie, d'arbres de Josué, de pins pignons et de génévriers. Des "Manzanitas" garnissent le versant nord de la colline. Il y a très peu de terrain plat et l'ombre ne s'y étend guère. Nous avons quinze acres, mais nous pourrions tout aussi bien nous sentir propriétaires du désert tout entier, puisque notre plus proche voisin gîte à huit milles de chez nous. L'endroit que Martin a choisi est à la fois primitif et spectaculaire. Quand le temps n'est pas sur le pied de guerre, c'est assez divin. Le ciel bleu Cézanne, les rochers empilés, sont d'une majesté souveraine. Les couchers de soleil abrupts laissent des traînées bleues et roses au ras des haut-plateaux, et les nuits claires sont d'une absolue perfection, chaque étoile gravée dans le firmament, avec la pleine lune brillant au-dessus de la "mesa" qui s'insère entre les collines. ("Viens voir la Loie-vactée" criait un soir, à sa femme, un invité légèrement éméché. Nuit et jour, l'air qu'on respire est vif et pur.

Malheureusement nous avons quelques problèmes météorologiques. Le vent, par exemple. Quand il souffle, même dans les maisons on grince des dents, parce que le sable qui rien ne retient au ras du sol s'infiltré par les moindres interstices. Si la pluie est rare, elle est également torrentielle et terrifiante. Son ruissellement soudain pénètre dans les bâtiments, emplit le lit de la rivière desséchée, avec un bruit de tonnerre. Mais ce sont là des événements relativement rares. Le problème le plus commun, et singulièrement éprouvant pour les invités, c'est la chaleur. Une température de cent dix degrés Fahrenheit est courante en été. Inutile de dire que nous n'avons pas l'air conditionné; en fait nous n'avons même pas l'électricité.

Mais, qu'on ne se y trompe pas, nos deux maisons séparées par un pavillon abrité d'un toit articulé paraissent très confortables. L'une des maisons est faite d'épaisse planches de sequoia montées sur des poutrelles de fer, l'autre est en béton armé. Elles ont des toits d'aluminium, mauvais conducteur de chaleur. L'intérieur en est plaisant, avec ses nombreux tapis indiens, anciens, aux laines teintées de couleurs végétales et ses tableaux couvrant les murs sur trois rangées. Il y en a deux cents cinquante, pour être exact. Martin est un collectionneur.

Un jeudi de juillet, Martin revint du village dans le "Model A" entièrement remis à neuf (ça a coûté plus qu'une voiture de l'année, mais on est pionnier ou on ne l'est pas!).

"Agathe!" hurla-t-il, "les Huntman viennent passer le week-end." Il me tendit pour que je la lise, la lettre qu'il tenait à la main.

Cole Huntman est imprimeur, et je l'avais rencontré une fois dans son élégante imprimerie de Los Angeles. Le début de sa lettre m'apprit que sa femme s'appelait Rebecca. Martin était très excité. Il avait établi la maquette d'un livre de très belles photographies originales et il voulait non seulement convaincre Huntman de l'imprimer, mais aussi de le publier. Recevoir au ranch était en soi une tâche ardue, sans y ajouter la menace de déplaire à des gens importants. Je ne parvenais pas à montrer beaucoup d'enthousiasme.

"Qu'est-ce que tu as?" me demanda Martin rageusement. "Toujours la même: tu n'aimes pas les gens." Je ne répondis rien, mais je le trouvais plein d'humour. N'était-ce pas lui qui m'avait convaincue de vivre dans cette solitude?

"Je ferai la cuisine," ajouta-t-il. "Tu n'auras à t'occuper de rien," et il partit noblement en direction de son bureau. Il croyait sincèrement qu'il lui suffisait de cuisiner un seul de ses célèbres plats pour que tous les repas d'un week-end deviennent des festins. Evidemment s'il avait eu le sens des réalités, ce n'est pas dans son ranch que nous nous serions installés pour y vivre les quatre saisons de l'année.

Je réfléchissais fiévreusement, établissant un plan de campagne culinaire, quand je m'aperçus que je n'avais pas lu jusqu'au bout la lettre des Huntman: "Comme vous nous l'avez si aimablement suggéré, nous quitterons Los Angelès de bonne heure vendredi matin, pour ne pas traverser le désert en pleine chaleur." Vendredi, matin, de bonne heure! Oh Martin! Non pas samedi, mais déjà vendredi, ce qui ajoutait à mon désarroi. Et je ne connaissais pas suffisamment les Huntman pour savoir s'ils avaient coutume de faire maigre; aimaient-ils seulement le poisson?

Je me dirigeai vers l'ancre de Martin, sa bibliothèque et son studio, où comme d'habitude un fouillis sans nom le disputait à la poussière sablonneuse. Arriverais-je à convaincre Martin de m'aider au nettoyage des maisons?

"Martin!" dis-je d'une voix que je souhaitais douce et ferme. Il me regarda avec un ressentiment évident: je venais d'interrompre sa lecture minutieuse du Time, et je continuai: "Je vais au village faire des provisions. Veux-tu que j'achète ce qu'il faut pour que tu puisses faire ton poulet à la crème?"

"Excellente idée. Achète deux poulets et au moins un litre de crème."

Martin ne s'embarrasse pas de détails. Il trouve que c'est mon rôle d'y pourvoir. Tenir la maison, vérifier les comptes en banque, choisir et acheter ses vêtements. Et même si je ne le laisse jamais à court de timbres, de colle, de crayons ou de papier, il se débrouille cependant pour ne jamais les trouver quand il en a besoin, puisque son intuition et sa paresse lui ont fait découvrir il y a bien longtemps "qu'un beau désordre est un effet de l'art." Pourtant, étant donné la qualité de nos visiteurs, je n'eus droit à aucune récrimination quand je recommandai un certain nettoyage de son lieu de travail, accompagné d'un déblaiement, au moins superficiel, de son bureau. Il est bien entendu que je ne dois jamais y toucher, sous aucun prétexte, mais en faisant appel à sa vanité, j'arrive parfois à lui faire faire ce que j'estime nécessaire.

Quand j'eus achevé de préparer l'indispensable, il était minuit passé. Les lits étaient faits dans la chambre de nos invités, des serviettes fraîches pendaient dans l'impeccable salle de bains. A la cuisine, les légumes lavés et épluchés attendaient l'heure de la cuisson, ou de la mise en salade. Il était bien inutile de laver le carreau rouge avant l'ultime minute précédant l'arrivée des étrangers. Le carreau rouge se salit à la première trace de pas.

Martin s'éveilla à cinq heures et demie.

"Je vais descendre au village," tonna-t-il avec alacrité.

"Mon très cher, il est cinq heures et demie. A quelle heure penses-tu qu'ils vont arriver?"

"Ma foi, je n'en sais trop rien. Mais je sais que je ne veux pas les manquer. Je leur ai dit que je les rencontrerais à la Station-Service."

"Bien sûr, bien sûr!" dis-je avec une patience dont je me demande encore avec étonnement comment je pouvais en être capable. "Mais, après tout, il n'est que cinq heures et demie?"

Je luttai cependant, avec un certain succès, pour le tenir en haleine jusqu'à sept heures. Je parvins, même, à lui faire laver la cuisine. Après cet effort suprême, il lança:

"Allons! viens, mon chien!"

Le pointer blanc, que nous appelons Arrow - et qui a de la flèche la rapidité - sauta dans la Ford par la fenêtre ouverte, et s'assit sur le siège de droite, la langue déjà pendante et l'impatience inscrite dans ses muscles frémissants. "Tel maître, tel chien," pensai-je.

Kiva, la chatte, bâilla en s'étirant. Elle me regardait en clignant des yeux, et sauta sur le comptoir où je mets son écuelle, à l'abri des incursions de son ami Arrow. J'étais déjà recue de fatigue. A l'ombre, il faisait 90° Fahrenheit. Je m'assis sous le pavillon, avec un verre de café glacé. Kiva, se pouléchant, vint se lover sur mes genoux. Au bout d'un moment je me remis au travail, et, enfin, je pris le temps de m'habiller.

Vers dix heures du matin, je considérais avec une certaine fierté l'aspect aimable des maisons. J'en arrivais même à penser que ce long week-end pourrait être plus agréable que ce que j'en avais d'abord espéré.

A dix heures et demie, dans un nuage de poussière, les voitures apparurent au détour du chemin. Arrow, plus gentleman que jamais, n'avait pas bougé de son siège. Les Huntman arrêtaient leur voiture à la hauteur du pavillon. C'était une Cadillac noire, aux poignées dorées. (Tout au moins je supposai que c'était une Cadillac noire, mais les sept milles parcourus dans le sable du chemin, l'avaient patinée d'une couleur indéfinissable).

Martin en ouvrit la portière, et Rebecca apparut, vêtue d'une ravissante robe de soie blanche, à pois noirs, aux pieds des souliers vernis à hauts talons, des gants blancs, un sac assorti aux chaussures, ses cheveux d'argent ondulés et calamistrés à la mode de ses belles années - 1925, calculai-je. Derrière elle, un petit garçon sauta lestement de la limousine. Elle me sourit avec un calme olympien, digne de son apparence.

"-Bruce!" me dit-elle en désignant l'enfant dont elle avait pris la main. "Je suis sûre que vous serez ravie que nous l'ayons amené. Ma fille qui est en voyage m'a demandé de le garder cette semaine."

Je souris à mon tour, un peu nerveusement, les mains enfonçées entre ma ceinture faite de plaques d'argent, ornées de turquoises et mon short de toile blanche - quelque peu embarrassée à cause de mes jambes nues et de mes sandales et surtout horrifiée à l'idée d'une rencontre possible entre un petit garçon de six ans et d'un "rattle-snake", puisque les serpents à sonnette sont assez communs dans notre désert.

Martin était en train d'aider Cole à extraire de la malle arrière de la Cadillac une pile de bagages. Cole, à travers l'angle d'ouverture, me lança un large sourire et un "Hello!" engageant.

"Je m'en vais prendre Bruce avec moi dans ma chambre," affirma Mrs. Huntman. "Je suis sûre que Cole sera d'accord."

Dans la maison de béton armé, où se trouve la chambre d'amis, le studio de Martin est la seule pièce où il y ait un lit qu'on puisse offrir en cas de besoin. Martin y conduisit Cole immédiatement.

Entre autres, il y a une chose que je suis bien obligée d'expliquer à nos hôtes, c'est que l'eau, dans notre ranch, est aussi rare que précieuse. Nous n'avons pas de puits, et le réservoir d'eau sur la colline ne contient que mille gallons, que nous faisons venir à prix d'or du village. Jusque-là, ma démonstration est relativement aisée. Mais il me faut bien en venir à des précisions plus délicates. Et j'affirme, chaque fois, avec un sourire un peu contraint que, lorsqu'on se sert des toilettes, on emploie fort exactement sept gallons d'eau, ce qui en soit n'est pas catastrophique, mais ne tarde pas à le devenir si le plongeur ne se remet pas exactement en place, et si, en conséquence, l'eau de vidange continue inexorablement de s'écouler. Au quel cas, en quelques heures, le réservoir est à sec et comme, bien entendu, nous n'avons pas le téléphone, nous pouvons nous trouver dans une situation qui pour ne pas être désespérée, n'en est pas moins fort désagréable. Il me faut donc enseigner à nos invités, à soulever le couvercle de porcelaine chaque fois qu'ils se servent de la chasse d'eau et à vérifier soigneusement que le plongeur s'est remis en place et qu'en conséquence l'eau ne s'écoule pas inconsidérément. C'est une manoeuvre qui ne demande qu'un peu d'attention, mais que nos hôtes s'empressent d'oublier dès que j'ai le dos tourné; ce qui fait qu'il ne me reste plus qu'à galoper d'une maison à l'autre, à intervalles réguliers, pour inspecter s'il ne se produit rien de désastreux. La présence d'un enfant de six ans n'arrangeait rien à mes angoisses aquatiques.

Pour moi, le premier jour se passa sans encombre. Les repas à préparer, les vaisselles à faire, et diverses autres menues tâches, sans compter amuser le jeune Bruce, remplirent des heures qui me parurent fort nombreuses. Quant à Rebecca, on ne peut pas dire qu'elle paraissait particulièrement ravie.

Martin s'était emparé de Cole, qu'il avait habillé à sa façon, d'un short délavé, d'une chemise sans boutons, et qu'il avait coiffé d'un casque colonial. Cole s'amusait follement. Il y avait longtemps qu'il n'avait été à pareille fête. Ils passèrent la journée dans le studio, n'apparaissant que pour boire et manger. Enfin, le soir tomba, amenant avec lui une fraîcheur bienfaisante. Nous nous retrouvâmes, tous ensemble, sous le pavillon. Rebecca s'était changée pour le dîner, après avoir passé la plus grande partie de la journée dans le silence inviolé de sa chambre à coucher.

Le dîner présenta un problème, comme je l'avais imaginé, mais pourtant, ce problème était d'une nature que je n'avais pas prévue. Rebecca, sinon active, mais au moins près de moi dans la cuisine, considérait d'un oeil hagard les cartons de truites réfrigérées que j'avais mises à déglivrer dans l'évier.

"Des truites japonaises?" dit-elle enfin d'une voix tremblante.

Je ne comprenais pas où elle voulait en venir.

"Japonaises, oui, c'est ça!" répondais-je d'une voix rassurante.

Sa crainte se fit plus pressante:

"Et les radiations?" reprit-elle, sur un mode aigu.

"Les radiations? Quelles radiations?" demandai-je ahurie.

"Mais enfin!" dit Rebecca exasperée, "ne savez-vous donc rien sur votre montagne des explosions atomiques dans le Pacifique?"

J'étouffai une indécente envie de rire.

"Je croyais que les truites étaient des poissons de rivière?" dis-je enfin.

Rebecca fronça le sourcil. Il était évident qu'elle n'avait guère l'habitude d'être contrée. Elle affirma sèchement:

"C'est possible. Mais, pour moi, tout ce qui vient du Japon est suspect."

L'entrée de Cole, qui n'avait pas quitté son casque, me sauva.

"Des truites! Bravo, bravo, bravo! j'adore les truites."

Je soupirai de joie. Inutile de dire, que je dus préparer un menu spécial pour l'enfant chéri. Il passa la moitié du dîner sous la table à récupérer la nourriture qu'il y laissait tomber, renversa son lait et se conduisit en tous points comme on peut l'espérer d'un Bruce de six ans, auquel on n'a évidemment jamais essayé d'enseigner les bonnes manières. La crainte de complexer leurs enfants est pour les parents le commencement de la sagesse, pensai-je.

Le samedi matin, je préparai le petit déjeuner. Martin se réservait pour le dimanche, où il ferait tâter à ses hôtes des pancakes "les meilleurs de tout l'univers." Il mettait assez de levure dans la pâte pour les faire gonfler au delà du possible. Un jour qu'il avait eu l'idée géniale d'en mettre un pot bien fermé dans le frigidaire, quelques heures plus tard quand j'en ouvris la porte, le pot vola en éclats et je fus inondée de mixture des pieds à la tête. Mais samedi, c'était à moi de jouer. Nous ne prenons jamais de petit déjeuner, à moins d'avoir de la compagnie, et Martin est plutôt du côté des gras et de celui des maigres. Mais quand nous avons du monde, il en profite à satiété. J'avais l'impression d'être devenue la vivandière d'une armée victorieuse, bien entendu. Thé, café, chocolat, pain frais, beurre, oeufs, confitures, miel, tout y passait. Seulement si Rebecca préfère le thé, Martin, lui, ne boit que du Sanka. Cole et moi avalions notre café noir paisiblement. Bruce, moustachu de chocolat, était déjà dehors, essayant d'attraper Kiva qui, prudente, disparut pour le reste du week-end. Arrow n'était pas moins rempli de sagesse que sa soeur la chatte. Il retroussa les babines, montra des crocs pointus, et Bruce renonça à apprivoiser des animaux si peu aimables. De telle sorte que, comme la veille, il se rabattit sur moi.

"Dis donc! Comment t'appelles ce truc au-dessus de ton lit?"

"Tu veux dire le crucifix?"

"Ké ksé ksa?"

"Demande donc à ta grand-mère!"

Cole rentra le premier et Bruce l'entraîna dans ma chambre. De la cuisine, je l'entendis expliquer:

"C'est un homme qui prétendait être Dieu, et que les Juifs ont crucifié parce qu'ils ne le croyaient pas.

Je sursautai. "Eh bien voilà! ils sont juifs," pensai-je. Ce qui m'inquiétait, en vérité, c'était le lard. Qu'est-ce que j'allais leur donner à la place, avec les "pancakes" de Martin?

Rebecca apparut dans une robe de plumetis, aussi fraîche qu'un fromage blanc qu'on vient de démouler. Cette bonne pensée me rendit supportables mon short et mes cheveux plats.

"Avez-vous bien dormi?" demandai-je gaiement.

"Pas très bien. Je n'ai même pas pu lire à cause de la chaleur que dégage votre lumière au gaz. C'était effrayant."

"Désolé!" fis-je. "Nous essaierons de trouver autre chose pour vous éclairer ce soir."

Tandis que l'eau de son thé chauffait, Rebecca contempla le lard.

"Aimeriez-vous mieux des sardines?" hasardai-je. Je n'avais ni langue fumée, ni foies de volailles, rien, en tout cas, de ce que mangent les gens qui s'abstiennent de viande de porc.

"Non merci! les oeufs me suffiront parfaitement."

Après le petit déjeuner, Martin emmena Cole chercher le courrier au village. Auparavant, je pris Martin à part et lui demandai de rapporter pour le lendemain, n'importe quoi qui ne contienne pas de porc.

"Surtout! n'oublie pas!" dis-je avec force.

"Fais-moi confiance!" rétorqua Martin.

Arrow vit d'un oeil mauvais sa place occupée par Cole. Il s'installa sur l'étroite plate-forme entre la banquette et la capote du "Model A". Ses pattes de devant pendaient par la portière ouverte et je me demandais quand il allait être éjecté?

Rebecca se décida à chercher un livre qui lui convienne parmi les cinq mille volumes qui composent la bibliothèque, tandis que je faisais la vaisselle, "aidée" par Bruce.

Nettoyer, balayer, faire les lits, ("je ne sais pas comment vous les voulez?" m'avait dit Rebecca, en considérant ses mains aux ongles parfaits. Comment aurais-je pu lui imposer une tâche qui aurait pu risquer de casser une de ces merveilles?) ranger... j'avais à peine terminé quand les hommes revinrent du village.

"J'ai montré Pioneertown à notre ami Cole," dit Martin allègrement. "Nous avons même bu de la bière au Café Rouge."

"Eh là!" pensai-je, "ça commence tôt." Inch Allah! après tout, je n'y pouvais rien.

"Qu'est-ce que tu as trouvé comme viande?" demandai-je.

Le visage de Martin s'assombrit.

"Bon!" repris-je. "J'irai au village après déjeuner. Rebecca aura peut-être envie de se promener."

Il fallut, évidemment, emmener Bruce. En dépit, ou à cause de la chaleur de l'après-midi, il ne se tint pas tranquille une seconde. Rebecca s'éventait. Je lui suggérai de préparer son plat favori. Elle en parut touchée, et me promit de nous faire une tarte au fromage. Au moins j'allais apprendre la vraie recette de quelque chose que j'aime manger.

Les courses au village nous prirent une grande partie de l'après-midi. Je poussai la charité jusqu'à emmener Bruce voir les chevaux du "Dude Ranch", où il nagea dans la piscine, en ma compagnie, tandis que Rebecca restée sur le bord, sous un parasol, fondait néanmoins, et, jaunissant, ressemblait maintenant beaucoup plus à un morceau de gruyère qu'au fromage blanc du matin.

Martin fit un feu d'enfer dans le "barbecue", bâti en briques d'adobe au flanc de la colline. Mais comme, à cause de la brise du soir, il ne pouvait transformer en braise le charbon de bois qui flambait en crépitant, les steaks en ressortirent d'un fort beau noir. Personne n'y prit garde, sauf moi. Nous avions réussi à faire avaler deux whiskies à la belle Rebecca, qui semblait mieux à son aise qu'elle ne l'avait été depuis

deux jours. On pouvait même espérer qu'elle arriverait à dormir.

Dimanche matin, je partis pour la messe avec Martin, bien avant que nos hôtes ne se fussent réveillés. Nous remontâmes du village en toute hâte, afin de préparer les glorieux "pancakes". Rebecca qui voyait la fin de ses peines arriver était d'une humeur de rose.

Martin et Cole qui avaient conclu une affaire qui leur paraissait valable étaient joyeux comme des écoliers en vacances. Quant à moi, je me réjouissais dans mon fort intérieur que nous n'ayons pas eu d'incident tragique. Les maisons ressemblaient à des chantiers en démolition. Quant à la cuisine où Martin avait préparé ses poulets, je n'osais même pas y jeter un oeil. Mais après tout ça tirait à sa fin.

Je prêtais une paire de sandales à Rebecca qui fit une courte promenade avec moi. Elle m'aida même à faire la vaisselle, tout au moins, elle y mit de la bonne volonté. Bruce avait trouvé un crapaud que nous installâmes dans une boîte avec un peu de sable afin qu'il puisse rapporter un souvenir du ranch.

Vers quatre heures Cole pensa qu'il était temps de se mettre en route. Joyeusement Rebecca arriva portant sa trousse de toilette. Martin essaya bien d'expliquer que c'était le pire moment pour s'en aller. Ils allaient trouver un tel encombrement sur l'auto-route que leur voyage de retour serait terrible. Pourquoi ne resteraient-ils pas encore une nuit? Quatre heures du matin était l'heure idéale pour s'en aller.

Je n'en pouvais plus. Je n'avais plus que des restes à offrir pour le dîner, et vraiment j'étais à bout.

Heureusement, Cole ne se laissa pas impressionner. Il monta dans la Cadillac et mit la clef de contact. Rien, pas même un frémissement. Il était évident que la batterie était morte.

Le sourire de Rebecca se figea en un grimace d'horreur. Elle passa par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel pour finalement tourner au gris-cendre. Elle était en train de s'évanouir. J'appelai Martin au secours.

"Vite! vite! un verre d'eau."

Il se précipita dans la cuisine, tandis que j'installai la malheureuse à l'ombre du pavillon.

"Maman!" hurla Martin, en s'adressant à moi, perdant tout contrôle de lui-même, et soudain prenant une conscience aiguë de ses responsabilités: "Il n'y a plus une goutte d'eau dans le réservoir!"

Isabelle Armitage

